LAURA DE SARTIGNY !

Où va-t-il, mon Dieu, où va t-il ? Peut-on s'exposer.....

Le raisin qui verse l'ivresse !

Moi j'ai souvent mangé du raisin, et il ne m'a jamais versé l'ivresse. Ce ne fait pas le même effet sur tout le monde, je suppose.

Je n'ai jamais vu de gondoles, mais je suis certain que ces embarcations ne se meuvent pas aussi lentement que M. Poirier le dit.

O la belle, ô la *fraîche* et caressante neige.

Fraîche, pour le sûr.

O les joyeux ébats qu'avec elle l'on prend !

Imaginez-vous quelqu'un qui danserait bras dessus bras dessous avec des bonhommes de neige, par exemple.

Les gais propos, les ris, les chants et le cortège
Des *vrais foldtres en courant.*

J'aime bien des jeux folâtres, surtout en courant.

C'est du ciel que nous vient la neige immaculée.

Une trouvaille.

Moi qui croyais que la neige poussait comme ça, comme des champignons.

Aimons-la, car aux jours sanglants de notre [histoire,
Lorsque les ennemis assiégeaient [notre
Elle venait à nous, ramenant la victoire
Sous nos glorieux étendards.

Tiens ! c'est drôle. La neige ramenait

Elle me parlait souvent aussi de Stéphanie, et sur ce point nos conversations étaient interminables ; elle brûlait d'envie de connaître ma promise, et nous faisions les plus doux plans pour nous rencontrer après nos deux mariages.

Le mariage était pour elle la vie active, le voyage loin des murs solitaires du vieux manoir ; le regret aussi de quitter la tante Frédérique qui nous écoutait en souriant et qui s'endormait parfait dans son grand fauteuil le soir. Nos voix baissaient alors insensiblement pour respecter le sommeil de notre bonne vieille tante, et peut-être la conversation devenait elle d'un degré plus intime ; mais c'était une nuance à laquelle je n'ai songé que plus tard et après réflexion.

Le temps s'écoulait cependant. Il ne me restait plus qu'une semaine à passer au château. Milina et moi, nous avions parcouru à cheval tous les environs, car elle montait intrépidement, mais sans crânerie ; et Max, m'avait-elle dit, puisait particulièrement ce genre de talent. Un beau matin, nous revenions d'une des gorges les plus reculées de la montagne, et nos chevaux fatigués marchaient au pas, côte à côte.

—Cousin, me dit Milina toute pensive, comment avez-vous su que vous aimiez Stéphanie ?

La question était embarrassante ; d'après la manière dont elle était posée, il était clair que Milina cherchait à s'expliquer ses impressions personnelles, bien plus qu'à approfondir les causes de ma tendresse pour ma fiancée. J'hésitai un moment, puis je lui racontai tout simplement ce qui s'était passé depuis le jour où j'avais trouvé Stéphanie en pleurs sous le grand oranger de la terrasse, essayant de lire à travers ses larmes le dernier chant de *Jocelyn*. Ma petite cousine m'écoutait avec attention.

—Et Stéphanie, reprit-elle, vous aime comme j'aime Max ?

C'était plus embarrassant encore ; comment comparer l'amour de ma fiancée avec l'amitié d'enfant qui attachait Milina à son futur ! D'un autre côté, je craignais d'éveiller dans l'esprit de la jeune fille l'idée de cette immense différence morale entre elle et Stéphanie. Je pris le parti de répondre évasivement.

—Ma chère cousine, lui dis-je, c'est ce que vous pourriez savoir seulement, si vous aviez éprouvé autant de traverses dans votre affection que ma fiancée et moi. Que Dieu vous préserve de cette science ! ajoutai-je en lui tendant la main. Elle la serra énergiquement, puis fouetta d'un double coup de cravache son cheval et le mien, et deux minutes après, nous luttions de vitesse en riant, sur la route unie qui menait au manoir.

Le soir de ce jour-là, la lune se leva vers huit heures. Nous étions tous deux à la regarder dans l'embrasure de la grande fenêtre dont la partie supérieure était ornée d'un treillage naturel, formé par une vigne et un rosier blanc qui grimpaient le long du mur extérieur ; le parterre nous envoyait ces émanations pénétrantes particulières aux plantes d'automne ; la tante Frédérique sommeillait depuis une heure dans son grand fauteuil ; Milina, pensive depuis quelques instants, me dit soudain à mi-voix :

—Cousin, jouez-moi cette valse que j'aime.

J'ouvris le piano, et lentement, avec toute mon âme, car j'étais tout entier au souvenir de ma bien-aimée absente, je jouai la *Valse mélancolique*.

Quand j'eus fini, je retournai vers la fenêtre. Milina était debout, éclairée tout entière par les rayons de la lune ; ses grosses boucles brunes encadraient son visage d'enfant, transfiguré en ce moment par je ne sais quel rayonnement attendri. Elle était bien jolie ainsi, et je la regardais sans oser lui parler, car je sentais instinctivement quelque chose d'étrange se passer en elle. Ce fut sa voix qui rompit le silence ; elle posa sa main sur mon bras, et, doucement, à mi-voix :

—Cousin Stanislas, dit-elle, je vous aime.

Elle le dit simplement, sans honte, comme un oiseau aurait chanté ; c'était l'expression ingénue du sentiment naturel ; pourquoi l'eût-elle caché ? Elle était trop naïve et trop